

A close-up portrait of Michel Maxime Egger, a middle-aged man with grey hair, a goatee, and glasses, smiling warmly. He is wearing a dark blue shirt. The background is a soft-focus green outdoor setting.

Propos recueillis par Jacques BRIARD

Issu d'une famille catholique, le sociologue et journaliste suisse Michel Maxime Egger est devenu orthodoxe et écothéologien. Pour sauvegarder la Terre et les humains, il promeut la solidarité, le travail en réseau et l'écopsychologie.

Michel Maxime EGGER

« ALLIER LA TRANSFORMATION DE SOI ET CELLE DU MONDE »

— **D'où vient votre sensibilité écologique ?**

— Mon lien étroit avec la nature remonte aux promenades faites enfant avec mon grand-père maternel durant mes vacances dans un petit village du Jura suisse. Quand je pense à ce grand-père, je retrouve, alliées à la présence des arbres et de l'eau d'un étang enchanteur, les sensations de paix et de sécurité profondes qui m'envahissaient en mettant mes petites mains dans ses grosses « pognes » de menuisier.

— **Comment s'est tracé votre riche et original chemin spirituel ?**

— Grâce à ma mère, catholique très pieuse, et à ce grand-père maternel et homme de foi, je garde de mon éducation chrétienne et de la pratique religieuse d'avant le concile Vatican II le sens du sacré. Et aussi cette évidence que le réel ne se limite pas à ce que l'on voit. Mais, à mon adolescence, j'ai envoyé promener tout cela. Par ailleurs, grandissant dans le sillage de Mai 68, j'ai vite pris conscience, en tant que citoyen, des liens à tisser avec l'ensemble de la société et du besoin d'acquiescer des outils pour aller vers plus de justice et d'équité. D'où mes études de sociologie à l'Université de Neuchâtel, deux ans de formation en journalisme et dix ans de journalisme engagé, plutôt que la poursuite d'un doctorat et d'une carrière académique.

— **À cela s'ajoute votre goût pour l'écriture...**

— Il date de mon enfance. Je l'ai cultivé en tant que journaliste, auteur et éditeur. Il s'accompagne d'un vif intérêt pour les philosophes et des écrivains comme Malraux et Camus. Poussé par la soif de découvrir le monde, je me suis rendu en Asie. Sans courir les ashrams, j'y ai connu une quête spirituelle et une expérience du divin qui m'ont ouvert à un autre plan de la conscience. Mais encore fallait-il entrer dans une pratique ! Ce que j'ai fait par le zen durant quelques années, fréquentant le père Jacques Breton, auteur de l'essai *Vers la lumière : expérience chrétienne et bouddhisme zen*. J'ai aussi découvert Henri Hartung et son centre de recherche spirituelle au carrefour des grandes traditions, alors que ce disciple de René Guénon a été marqué par le grand sage indien Ramana Maharshi.

— **Comment êtes-vous revenu au Christ ?**

— C'est à travers la méditation que sa figure est remontée en moi, du plus profond de mon être. J'ai aussi ressenti le

besoin de trouver une tradition qui, à la fois, me relie aux sources de la foi chrétienne, offre une relation maître-disciple vivante et propose une pratique de transformation. Cette tradition, je l'ai découverte dans le christianisme oriental, en particulier avec la pratique de l'hésychasme. Alors que certains entrent dans l'orthodoxie par la liturgie ou par les icônes, j'y pénètre de plain-pied par la prière du cœur ou de Jésus. Mais mon entrée dans l'orthodoxie est jalonnée d'un travail de discernement avec un père jésuite très ouvert qui, après une année d'exercices spirituels de saint Ignace, m'a recommandé de devenir orthodoxe. De plus, l'archimandrite Sophrony, une grande figure spirituelle dont la rencontre m'a profondément marqué, mais qui me renvoyait à mon Église d'origine, a accepté de me recevoir dans la communion de l'Église orthodoxe. Né en 1896 à Moscou, le père Sophrony était le disciple de saint Silouane l'Athonite. Après plus de vingt ans au mont Athos comme ermite et père spirituel, il avait fondé à la fin des années 1950 le monastère Saint-Jean-Baptiste, dans le comté de l'Essex, en Angleterre. Quand je l'ai rencontré en 1988, il avait une grande fragilité physique qui donnait encore plus de force à sa présence spirituelle.

— **Comment, dans votre livre préfacé par Pierre Rabhi, *La Terre comme soi-même. Repères pour une écospiritualité, avez-vous pu développer des apports théologiques fouillés, pour dépasser le dualisme entre Dieu et la nature ?***

— Cela peut s'expliquer par mes besoins de mettre en mots mon expérience spirituelle et de nourrir cette dernière d'une réflexion théologique. Il s'agit toujours d'unir la tête, le cœur et les mains, dans la conviction que le vécu et l'action n'excluent pas la profondeur intellectuelle. Cette conviction m'a amené à lancer la collection de spiritualité orthodoxe contemporaine *Le sel de la Terre*, aux éditions du Cerf. J'anime aussi, depuis 2004, le réseau *Trilogies* afin de mettre en dialogue traditions spirituelles, quête de sens, écologie et grands enjeux socio-économiques de notre temps. Et j'ai rassemblé sur le site www.trilogies.org des textes pour cheminer. Par exemple, la récente et belle méditation de la théologienne

« À travers la méditation, j'ai retrouvé la figure du Christ. »

Marie Ceneç consacrée au consentement à notre finitude comme fondement d'une relation plus juste et plus responsable à la Terre. De plus, de 2005 à 2015, j'ai participé à l'aventure de la revue d'anthropologie et de spiritualité *La chair et le souffle*, cofondée avec Lytta Basset, philosophe et théologienne protestante suisse.

— **Vous avez d'autres engagements ?**

— Oui. Comme journaliste pendant dix ans, puis en promouvant, de 1992 à 2016, le développement durable et des relations Nord-Sud plus équitables. D'abord dans le cadre de l'ONG protestante suisse *Pain pour le prochain*, où j'ai fait surtout du travail de campagne. Puis à *Alliance Sud*, la communauté de travail des grandes organisations d'entraide suisses, spécialisée dans le plaidoyer politique.

— **Comment en êtes-vous venu à parler d'une double écologie, intérieure et extérieure ?**

— À la suite de mon cheminement spirituel. Comme Gandhi et d'autres, je crois qu'on ne peut rien changer dans le monde sans avoir d'abord commencé en soi-même. Or, dans des monastères et lors de sessions de développement personnel, je me suis rendu compte que beaucoup de personnes ne faisaient pas le lien entre leur cheminement intérieur et le monde avec ses problèmes. D'un autre côté, dans les organisations de la société civile qui militent pour un monde plus durable et équitable, il est beaucoup question d'écologie extérieure faite de normes internationales, de lois, de technologies vertes et d'écogestes au quotidien, sans aller à la racine des problèmes. La spiritualité y est souvent absente. J'en suis donc arrivé à penser qu'il est important de faire converger quête spirituelle et engagement pour des relations plus justes et plus harmonieuses entre les hommes et les femmes, entre les peuples et avec la Terre. C'est pourquoi j'anime et je développe depuis 2016 un laboratoire de transition intérieure à *Pain pour le prochain*. En alliant la transformation de soi et celle du monde, je reprends l'invitation de devenir « méditant-militant » de mon ami belge Thierry Verhelst. Décédé en 2016, cet époux, père et grand-père était devenu prêtre orthodoxe après des années d'engagement dans le monde des ONG et était arrivé au même constat que moi. De plus, comme lui, je crois au pouvoir des dialogues et des partenariats pour faire bouger les choses. Quoi de plus inspirant et fécond que d'être parmi les porteurs de coopération et de se mettre au service de plus grand que soi ! C'est pour cela que je partage les approches écologiques développées par des chrétiens, pas uniquement orthodoxes, dont le pape François et son encyclique *Laudato Si !* Je m'inspire aussi des apports de religions, par exemple le bouddhisme, en veillant cependant à ne pas le considérer écologique par essence. C'est ce que montre ma conversation avec Jean-Marc Falcombello, du centre bouddhiste Montchardon en France, parue dans *Le Bouddha est-il vert ?* publié en 2017 dans la collection *Fondations écologiques* que je codirige chez Labor et Fides.

— **Dans la même collection, vous avez publié Soigner l'esprit, guérir la Terre. Introduction à l'écopsychologie. En quoi consiste celle-ci ?**

— L'écopsychologie est une mouvance clé peu connue en Europe continentale, mais qui s'est développée dans le monde anglo-saxon depuis les années 1990. Après avoir exploré des pistes écospirituelles dans *La Terre comme soi-même*, il m'a paru complémentaire et fécond d'approfondir la question du dualisme entre l'humain et la nature. L'écopsychologie offre à cet égard des voies

passionnantes pour refonder notre relation à la Terre et répondre en profondeur à la crise écologique et climatique. Aux yeux des écopsychologues, l'écologie et la psychologie ont besoin l'une de l'autre. J'ai également publié un petit *Ecopsychologie. Retrouver notre lien avec la terre* ainsi que l'édition française du livre *L'espérance en mouvement*. Les auteurs en sont l'écophilosophe militante américaine Joanna Macy et Chris Johnstone, médecin anglais et pilier du mouvement de la Transition lancé par son compatriote Rob Hopkins.

— **Ce qui vous anime, vous le partagez aussi lors de conférences et rencontres en Suisse, en France et en Belgique...**

— Oui, et je suis impressionné par ce qui se développe dans votre pays. J'ai aimé travailler notamment avec *Voies de L'Orient* et avec le mouvement *Église-Wallonie* dans les prolongements de l'encyclique *Laudato Si !* et de bonnes exégèses des récits bibliques concernant la Création. Ou encore dans le cadre du *Centre Avec*, autour de la personnalité de Thierry Verhelst. J'aimerais mentionner aussi le formidable *Réseau Transition* belge lié à Rob Hopkins, l'association *Terr'Éveille* et d'autres encore comme, bien sûr, tous les lycéens engagés pour le climat qui secouent adultes et monde politique.

— **Vos écrits participent aussi à votre travail de sensibilisation...**

— Il m'apparaît important de montrer que, pour transformer le monde, il convient de redécouvrir la sacralité de la nature sans la diviniser, de transformer son cosmos intérieur et de reconnaître les vertus écologiques comme la sobriété, la gratitude ou encore l'espérance. Dans *Écospiritualité. Réenchanter notre relation à la nature*, je défends la perspective d'une ouverture de la conscience à une dimension de mystère qui échappe à notre compréhension, qui habite la nature et qui nous unit à la Terre pour construire un monde véritablement écologique, juste et résilient. En complément, les fondements d'un monde nouveau sont présentés dans l'ouvrage collectif *Les transitions écologiques*, dont un des contributeurs est Dominique Bourg, auteur d'*Une nouvelle Terre*. Dix propositions et les expériences des écovillages pour promouvoir une transition intérieure y sont détaillées. Il y est aussi question du dispositif socio-économique pour accompagner la transition écologique, d'une politique de la transition, ainsi que des enjeux de la fonction publique et des institutions. Là aussi, un bel exemple de coopération.

« Quoi de plus inspirant que d'être parmi les porteurs de coopération et de se mettre au service de plus grand que soi ! »

— **En ce mois de mai 2019, que vous évoquent les trente ans du Rassemblement œcuménique européen, dont le document final avait pour titre « Justice et Paix pour la Création entière » ?**

— D'abord un sentiment de profonde gratitude envers le travail fondateur accompli par tout le mouvement œcuménique pour l'émergence d'une « écologie intégrale ». Ensuite, une certaine tristesse devant l'insuffisance des efforts mis en œuvre par les Églises et leurs communautés afin de donner chair à cette œuvre pionnière. Enfin, l'invitation à aller revisiter ces grands textes pour nourrir les engagements actuels et à venir. ■